

## Telle mère, tel fils

Le 7 avril 1999, Clotho, la première des trois sœurs Moire, illustre figure de la mythologie, commença à tisser un fil, celui de Moussa.

\*\*\*

« Si tu pouvais te transformer en animal, tu choisirais lequel ? demanda la mère du petit Moussa.

- En escargot ! lui répondit-il sans la moindre hésitation.
- Mais pourquoi l'escargot mon chéri ? demanda la mère intriguée par ce choix inattendu.
- Parce qu'il peut porter sa maison sur son dos, c'est trop bien ! lui dit-il avec sa bouche remplie de dents de lait toutes blanches contrastant avec sa peau couleur ébène.

Sa mère sourit, prit sa main, la posa sur son ventre et lui dit : regarde, tu fais même rire ton petit frère ou ta petite sœur ».

Quelques semaines plus tard, ni le petit frère ou la petite sœur, qui rigolèrent tantôt, ni la mère ne survécurent à l'accouchement et n'eurent la chance d'assister au destin exceptionnel qu'attendait Moussa. Moussa pleura la mort de sa mère, un peu. Il ne comprit pas tout à fait qu'il était orphelin puisqu'il fut immédiatement recueilli par un oncle qui l'accueillit du mieux qu'il pouvait mais qui n'avait pas les moyens pour l'accueillir du mieux qu'il pouvait.

Comme son oncle lui disait que sa mère était au ciel, Moussa regardait toujours les étoiles avant de s'endormir. Il jurait que lorsque l'on tend l'oreille, on peut entendre le murmure des morts qui veillent sur les vivants.

La deuxième sœur moire, Lachésis, déroule le fil.

Moussa grandit. Il garda un souvenir assez vague de sa mère. Il travaillait toute la journée avec son oncle à la ferme du village pour gagner son pain et dormir dans une maison qui ne payait pas de mine. Ils travaillaient dans un vaste champ où poussait de nombreux oliviers. Le seul jour de la semaine où ils étaient de repos, Moussa marchait plusieurs kilomètres, généralement sous un soleil de plomb, pour aller à la mer. Le son des vagues l'apaisait, la fraîcheur des vagues contrebalançait avec les brûlures que le soleil infligeait à sa peau endurcie par le travail et la douceur des vagues guérissait ses pieds meurtris par la distance et l'usure de ses chaussures. Il calquait sa respiration sur le claquement de la mer et laissait pénétrer la quantité d'oxygène que celle-ci lui dictait. Inspiration... Expiration... Inspiration... Expiration... Il passait des heures à contempler l'horizon bleu qui s'étalait devant lui. Il soufflait au rythme de la mer en fermant les yeux pour que la musique pénètre son corps, son imagination et qu'ils ne fassent plus qu'un. En repartant vers le village, il criait toujours à pleins poumons sur la petite colline avec un air de défi : « un jour, je te traverserai » et ces mots suspendus résonnaient quelques instants avant de s'éteindre. Il ne repartait que lorsque la nuit faisait jour et, sur le trajet du retour, même s'il n'entendait plus le murmure des étoiles parce qu'il se l'était inventé lorsqu'il était petit pour se rassurer, Moussa regardait le ciel et savait que sa mère veillait sur lui. Elle était sa bonne étoile et c'est elle qui guidait ses pas à travers la nuit noire.

Cette parole, « un jour, je te traverserai », ne fut pas une parole en l'air.

En effet, Moussa avait économisé de l'argent dès qu'il avait commencé à travailler pour quitter sa terre. Il sentait que la mer l'appelait et qu'il serait amené à faire de grandes choses de l'autre côté. Il espérait une vie plus simple, plus paisible en somme plus heureuse. Et, même s'il n'osait pas se le formuler parce que son oncle l'a toujours considéré comme son fils, il savait que son fils il n'était pas et qu'il était temps de partir et rendre à son oncle ce qu'il lui avait donné. Il ne connaissait pas encore

très bien sa destination ni la personne qui s'occupait du voyage mais il voyait son avenir avec une grande clarté.

Le soir du départ arriva et, la nuit tombée, sans dire mot à son oncle, il prit un sac à dos, mit toute sa petite vie dedans et, tel un escargot, partit lentement à pied à l'adresse qu'on lui avait indiqué, toujours guidé par sa bonne étoile. Il n'avait jamais mis les pieds sur un bateau. Il ne savait pas nager et il était émerveillé par la prouesse technique qui s'offrit à ses yeux : un pneumatique, capable de transporter une cinquantaine de personnes d'un bout à l'autre de la mer, c'est remarquable se disait-il. Moussa et ceux qui allaient vite devenir ses camarades de route, s'installèrent dans le radeau de fortune qui leur servait de bateau et, les uns collés contre les autres, la traversée commença. Plutôt calmement d'abord, puis, la mer s'agita de plus en plus fort.

La traversée fut longue et périlleuse. Plusieurs fois il crut que la mer allait contrarier ses plans. Il tenta de se calmer en respirant de manière coordonnée avec la mer. Inspiration... Expiration... Mais, la mer souffla trop fort. Ses poumons ne purent la suivre. Il fut de toute façon interrompu dans sa tentative de communion avec la mer par son voisin. Celui-ci lui expliqua, en criant pour couvrir le bruit des vagues et en lui montrant ses doigts que la traversée ce n'était rien, le plus dur c'est ce qui vient après. Ce fut la deuxième fois qu'il tentait sa chance et pour éviter d'être repéré par les autorités, il s'était brulé le bout des doigts, de manière, dirons-nous, artisanale. De grâce, il n'entra pas dans les détails parce qu'il voyait Moussa pâlir sans savoir s'il dut attribuer cela à l'agitation de la mer ou bien au sombre récit qu'il venait de lui livrer. Moussa eut peur. Il ne perdit cependant pas espoir et, dans la cacophonie de la mer excitée, des passagers apeurés, il se concentra pour écouter le chant silencieux des étoiles.

Tout à coup, un bruit parvint à ses oreilles. Distant d'abord, puis de plus en plus clair il entendit un bruit réconfortant. Une lumière blanche transperça la nuit. Des sauveteurs vinrent les secourir. Ils étaient aussi anonymes que les personnes qu'ils secouraient mais peu importe, à ce moment-là, ils furent les héros de la nuit. « Une bénédiction tombée du ciel et envoyée sur la mer » disait le camarade en tenant jointes ses mains malades. Moussa et les autres furent transférés un par un sur un bateau digne de ce nom et furent traités avec toute la dignité qu'on pouvait leur offrir. Explosion de joie, de chants et d'ivresse. L'espoir revint même s'il n'avait jamais vraiment quitté Moussa. Les survivants et les héros de la nuit, qui ne se connaissaient pas quelques instants plus tôt, se prenaient dans les bras comme s'ils retrouvaient des amis qu'ils n'avaient pas vus depuis longtemps. La traversée continua. Plus tard, on leur annonça qu'un pays voulait bien les accueillir, qu'on les acceptait, qu'on les tolérerait ou plutôt pour être plus exact qu'on consentait à ce qu'ils débarquent sur leur territoire. Peu importe, Moussa se sentit miraculé. Il se sentit libre.

Arrivé sur la terre nouvelle, Moussa se retourna, un regard sur la mer qu'il a tant regardé et en même temps qu'il découvre pour la première fois de ce côté-là, et une pensée pour sa famille là-bas. Au début, Moussa connut quelques difficultés pour parler, pour les papiers. Les autres lui rappelaient parfois discrètement, parfois en pleine face, que sa couleur de peau n'était pas claire. Quand on lui demandait sa situation administrative, à dessein, il n'était pas clair. Suffisamment précis pour ne pas attirer de soupçons mais également suffisamment large pour ne pas mentir sans pour autant dire toute la vérité. En même temps, ne fallut-il pas être fou et mériter l'asile pour demander l'asile ? En déambulant dans les rues inconnues, loin de la terre qu'il connaissait par cœur, il ressentit plus d'une fois ce que Zweig décrivait comme le « *sentiment éreintant de tituber dans le vide, les yeux bien ouverts, et de savoir que là où on a pris pied, on peut être, à tout instant, refoulé* ». Mais, Moussa était un débrouillard né. Il eut beau être traité comme un paria, il paria qu'il s'échapperait de sa condition. Et de fait, il trouva bientôt un travail dans un restaurant, chose qu'il ne connaissait pas, et pas n'importe quel restaurant non, tenez-vous bien, un restaurant où les clients étaient servis en temps record ! Incroyable n'est-ce pas ?

Mais Moussa ne quitta pas sa brûlante terre natale d'où il faisait pousser des oliviers, pour se brûler avec des giclées d'huile toute sa vie. Il postula pour un travail plus qualifié, mieux payé et peut

être plus important encore à ses yeux, qui n'impliquait plus de se débattre avec les maudites flaques d'huile. Il fut accepté. Une fois de plus, il se sentit miraculé, libre comme jamais.

Ses rêves devinrent-ils enfin réalité ?

Oui.

Moussa était épanoui, souriant et heureux comme jamais. Plus tard, il lança sa propre entreprise. Il gagna bien sa vie et même s'il n'y pensait plus autant qu'avant, il envoya toujours une partie de sa richesse à son oncle. Il rencontra une jeune femme qu'il épousa et bientôt il fonda sa propre famille.

Tout est bien qui finit bien.

Vraiment ?

J'aurais aimé vous dire que cette histoire est vraie.

J'aurais aimé vous dire que je l'ai vécu moi-même ou que c'est l'histoire d'un ami cher.

J'aurais aimé finir en vous disant que Moussa se mariait et qu'il avait beaucoup d'enfants.

Mais, cher lecteur, ça serait vous mentir.

Et tout le monde sait que ce n'est pas bien de mentir.

Alors, en réalité, lors de la traversée, Moussa comme tant d'autres n'a pas survécu.

Le bateau se retourna et emporta dans sa chute tous les passagers. Cacophonie de cris. De pleurs. De peur. Moussa ne savait pas nager alors, il s'accrocha à son gilet de sauvetage parce qu'il fut le seul, à cet instant, qui put le sauver. Son cœur battit à une vitesse qu'il ne soupçonna pas possible. C'était donc ça l'adrénaline ? Il espéra que ses camarades de route eux, savaient nager et qu'ils retourneraient le bateau pour retrouver leur chemin.

Aucun mouvement. La mer était trop agitée. Sa vie ne tenait qu'à un fil.

Moussa soudain eut froid. L'adrénaline se dissolvait petit à petit et avec elle l'espoir de vivre. Il regarda à gauche, l'étranger qu'il appela tantôt son « ami » sans connaître son prénom, était en boule les yeux dans le vide. Le bout de ses doigts se riderait-il au contact de l'eau ou était-il en quelque sorte « immunisé » ? ne put s'empêcher de penser Moussa. Inspiration... Expiration... se disait-il en buvant la tasse entre les deux pour essayer de se reconcentrer. Il avait froid, si froid. On dit que l'espoir fait vivre mais il se sentit irrémédiablement glisser vers le fond mystérieux de la mer. Il fut comme un funambule en équilibre, à cheval entre la vie et la mort, lui qui ne connut que les ânes. Il regarda le ciel. Il but la tasse une fois, deux fois. Inspiration... Expiration...

Tout à coup, un bruit parvint à ses oreilles. Distant d'abord, puis de plus en plus clair, il entendit un bruit réconfortant. Ce furent les étoiles qui se remirent à chanter. Elles lui dirent de le rejoindre. Bientôt, Moussa chanta avec les étoiles à l'unisson. Il avait tellement froid. Il eut ce réflexe que tant de personnes ont avant de mourir, il faisait une prière, lui qui n'a jamais cru. Il vit une lumière blanche s'élargir de plus en plus. Il sentit la main de sa mère tendue vers lui.

« Un jour, je te traverserai » qu'il disait.

Défi perdu.

La mer l'emporta.

La mer l'emporte toujours. Il pensait s'affranchir de la mer et s'affranchir du destin de sa mère mais c'est impossible : telle mère, tel fils.

Sa cage thoracique fut remplie d'eau. Il était comme cet albatros aux ailes de géant, incapable de marcher, lui incapable de respirer. Il n'était plus libre. Son cœur s'arrêta.

Moussa est mort et sera retrouvé quelques instants plus tard par l'équipage de secours, le corps en étoile, les bras et jambes écartées, les yeux fermés.

\*\*\*

Le 29 mai 2023, à 23 heures 54, Atropos sortit ses ciseaux et coupa le fil de la vie de Moussa. Pour être totalement honnête, parce que le mensonge est un vilain défaut, j'avais dit plus haut que le destin de Moussa serait exceptionnel. En fait, il ne l'est pas. Il est monstrueusement banal.

(2101 mots)